



Review

Author(s): Alain Chauvot

Review by: Alain Chauvot

Source: *Revue Historique*, T. 312, Fasc. 3 (655) (JUILLET 2010), pp. 687-689

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/23015166>

Accessed: 16-03-2016 22:30 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue Historique*.

<http://www.jstor.org>

avant J.-C. jusqu'à la fin de l'Antiquité, et évoque les aspects médicaux, culturels et sociaux en liaison avec le site, l'un des plus célèbres de l'Antiquité romaine. – Sante Bortolami (« Le terme euganee nel Medioevo. Dettagli di un paesaggio fisico e sociale », p. 153-175) indique que la même zone thermale, encore fréquentée à l'époque de Cassiodore, n'est plus évoquée dans les sources avant le XII^e siècle. À partir du XIII^e siècle, le lieu très fréquenté par des curistes de toute origine sociale (parmi lesquels des Allemands), devient un site essentiel du thermalisme italien.

En conclusion, Xavier Lafon dégage les apports du colloque. On peut souligner comme lui par exemple le traitement du sujet sur une longue durée, les données nouvelles des fouilles, l'accent mis sur la conception médiévale qui privilégie le simple lavage.

Ce colloque me semble avoir permis d'autres avancées : des progrès dans la connaissance du thermalisme médiéval italien développé à partir du XIII^e siècle ; la conscience de l'importance des bains ecclésiastiques pour les pauvres au Moyen Âge (rôle des diaconies en particulier)... Certaines suggestions donnent à réfléchir, ainsi : l'usage du savon à partir du IV^e siècle aurait rendu inutile le complexe parcours des salles des thermes antiques (J.-M. Martin, p. 73) ; la diffusion des baignoires ou cuves, attestées par les textes et l'iconographie, contribue peut-être à expliquer la relative rareté des mentions de bains au Moyen Âge (E. Hubert, p. 142)...

D'autres pistes de recherche s'ouvrent donc. X. Lafon propose notamment les critères politiques, sociaux et économiques de développement des stations thermales ou le lien entre eau et sacré. Il appelle également à un autre colloque, 15 ans plus tard, qui prenne aussi en compte l'Antiquité grecque.

Toutefois, la place de l'Antiquité romaine elle-même a ici été assez réduite. D'autre part, la distinction « bains hygiéniques, bains curatifs » n'a pas été assez interrogée. L'introduction se proposant de vérifier sa permanence suppose qu'elle existe sans ambiguïté dans l'Antiquité ; X. Lafon estime qu'après ce colloque se distinguent clairement ce qui relève des soins médicaux et ce qui relève des pratiques régulières d'hygiène. Mais les communications abordent peu ces points et il semble posé d'emblée qu'installations thermales = bains curatifs et installations balnéaires = bains hygiéniques. Or, si au Bas Moyen Âge, les écrits médicaux indiquent nettement que les installations thermales doivent n'avoir qu'un usage thérapeutique, les choses ne sont pas si simples pour le reste. En particulier, à Rome, les bains hygiéniques ont également une utilisation thérapeutique indiquée dans la cure des maladies (voir ainsi Celse, I, 7, 1 ; II, 17...) et leur utilisation par les bien portants est codifiée par les médecins comme élément du régime pour garder la santé. Certaines installations antiques alimentées par des sources apparemment sans vertu particulière ne se laissent pas facilement classer et le critère de la température de l'eau (eau thermale = eau chaude) est trop restrictif. J. DeLaine et M. Nicoud effleurent très brièvement certains de ces sujets et il est dommage que ces points fondamentaux n'aient pas été débattus. Les ouvrages généraux de médecine antique que X. Lafon souhaite voir étudier sur les eaux minérales auraient dû ou devraient l'être aussi sur tous les usages médicaux des bains.

Patricia GAILLARD-SEUX

Michel Rouche, *Attila. La violence nomade*, Paris, Fayard, 2009, 510 p., 14 cartes, 16 ill.

Attila et les Huns ont fait l'objet dans les sources de mentions relativement nombreuses et abondantes ; pour autant, il ne semble pas que, sauf exception, les auteurs anciens aient bien connu ni surtout compris un monde aussi étranger au leur.

Le livre de Michel Rouche entend lui restituer sa singularité. Il se situe à l'intersection de deux genres : la biographie historique et l'essai thématique. Or le sous-titre offre une clef de lecture qui met en lumière l'unité de l'ouvrage et servira, mieux que son plan (classique), de fil conducteur à ce compte rendu : *la violence nomade*. C'est bien en effet d'un type de violence qu'il est question, violence collective mais aussi violence d'un homme qui porte au paroxysme les traits du groupe. Cette violence, telle qu'elle ressort du livre, a deux traits fondamentaux. Tout d'abord, elle traduit une extrême férocité ; ses manifestations en ont été suffisamment décrites pour qu'il n'y ait pas lieu de les mettre en cause. Mais surtout, cette violence est réfléchie, disciplinée et calculée ; en ce sens elle est authentiquement « terroriste ». C'est à bon droit que l'auteur se réfère (p. 231) à la définition donnée par Raymond Aron de l'action terroriste : celle « dont les conséquences psychologiques sont sans commune mesure avec le fait objectif. Il faut pour cela créer la peur et la panique ». La violence des Huns est « sélective » (p. 99), l'objectif étant d'obtenir la soumission. La férocité vise donc à établir une réputation de terreur qui permettra d'obtenir facilement la reddition de ceux qui se trouvent sur la route ; mais que des villes soient utiles aux échanges des Huns, et elles seront épargnées, comme le sera aussi une partie des villages goths (*ibid.*). Attila se situe dans la continuité de ces méthodes mais leur donne une ampleur inédite. Il est, dans la tradition hunnique, un adepte de la « violence réfléchie » (p. 233). Mais sa « politique terroriste » gagne en subtilité : elle ne se contente pas de créer des « ondes de panique » avec une grande économie de moyens ou d'épargner les vaincus, elle récompense aussi les peureux (p. 231). L'outil de la violence, la force militaire, possède ce double caractère de semeur d'effroi et de maîtrise d'emploi. Il repose sur une arme capitale (l'arc à double courbure) mais aussi sur une tactique de cavalerie qui révèle une forte discipline (c'est ce que montre une lecture attentive d'Ammien Marcellin, XXXI, 2, 8). Il bénéficie en outre des compétences de tous ceux que la violence ou sa menace ont domptés, y compris les transfuges romains qui apportent leur science des machines de siège (p. 140-146), transformant ainsi les rapports de forces entre Romains et Barbares. Mais il faut s'interroger sur les limites d'une telle politique : si cette violence peut avoir pour objet l'externe, elle peut aussi s'exercer en interne ; le problème devient dès lors celui de la cohésion d'une société désormais multiethnique sous l'emprise du roi, alors que les Germaniques soumis subissent l'attrait de deux modèles opposés, celui du nomade, imposé par les Huns, et celui du sédentaire, porté par l'Empire romain. Entre l'usage systématique d'une violence qui peut devenir autodestructrice, et les pratiques d'une société régulée, le choix, précipité plus que causé sans doute par la mort d'Attila en 453, ira vers la seconde option. Ce serait là l'une des causes de l'effondrement de la domination hunnique. En ce sens, et même si l'auteur n'emploie pas ce terme, sans doute pourrait-on parler d'une implosion de la société multiethnique à direction hunnique, favorisée par l'apparition des échecs de 451-452.

La lecture du livre de Michel Rouche suggère que cette violence, pour efficace qu'elle ait été à court ou moyen terme, contenait en elle les germes de l'échec à long terme. *La violence nomade* ne porte pas seulement atteinte à la cohésion, elle est aussi une réponse insuffisante à la question de la pérennisation de la domination, même si Attila a su trouver dans l'Empire des talents individuels aidant au fonctionnement de la « société de prédateurs ». Qu'attendaient les Huns de l'espace impérial (y compris des Barbares qui s'y étaient désormais installés) ? Examiner leur confrontation avec le monde romain impose un difficile exercice, la reconstitution préalable de la vision qu'ils en avaient. Michel Rouche montre bien que, même si, par définition, aucun document d'origine hunnique ne nous donne réponse à cette question, l'analyse des actions des Huns fait voir qu'ils ont associé une perception aiguë de la manière dont

ils pouvaient tirer profit de l'Empire et une ignorance profonde de traits essentiels de ses ressorts et de son mode de fonctionnement. Les Huns, à la différence des peuples germaniques, ne sont pas, par rapport au monde romain, des émigrants. Ils entendent d'abord dominer le monde non romain, tout en pillant l'Empire (pour les Huns, ce qui compte c'est la richesse mobilière, p. 228-229) et en lui vendant des mercenaires (p. 120), sans parler des tributs. À la différence de nombre de chefs d'origine germanique, Attila, homme à l'*ego* surdimensionné (p. 390), n'est pas intéressé par un haut grade dans l'armée romaine. Il ne se soucie pas de conquérir l'Empire romain : il considère, plus simplement, que celui-ci lui appartient (p. 230). Mais de l'Occident ruiné, il n'attend pas grand-chose ; c'est le riche Orient qu'il fait payer (jusqu'au refus de l'empereur Marcien en 450, dont les conséquences sont sans doute importantes). De ce jeu-là, l'Empire oriental se tire plutôt bien : payer le tribut permet d'économiser des frais militaires (p. 238) – un Attila mieux informé aurait pu faire monter les enchères. Quant à ses entreprises guerrières vers l'Occident, finalement soldées par une défaite (451) et un repli (452), elles apparaissent tout autant comme des tentatives de mise au pas de Barbares désormais établis dans l'espace impérial : l'adversaire romain (occidental) n'est plus, dans la géopolitique du milieu du V^e siècle, qu'un élément secondaire par rapport aux Wisigoths, voire aux Francs. En définitive, le livre ouvre la perspective d'une réponse à une lancinante question : comment mettre en accord la description faite par Ammien Marcellin des Huns à la fin du IV^e siècle (des errants irrationnels) et leur situation au milieu du V^e siècle (un groupe apparemment sédentarisé pratiquant des raids à longue distance) ? Le texte d'Ammien a été à l'origine de bien des erreurs et des malentendus. Alors qu'il entendait constituer une vision fondamentale de l'errance, il a durablement imposé une conception du nomadisme d'une trompeuse abstraction ; le monde des nomades est autrement plus complexe et, par exemple, ne peut se passer des rapports avec celui des agriculteurs (p. 27-28). Mais, tout sédentarisés que soient devenus les Huns d'Attila, le modèle dont celui-ci est le porteur reste celui du « nomade triomphant » (p. 252). Pour Attila lui-même, sa position est celle d'un descendant des dieux (p. 280) dont le pouvoir est fondé sur la violence et la victoire. Il y a donc un décalage entre un modèle se traduisant par la permanence de comportements traditionnels et de certaines formes de représentation, et les contraintes qu'imposerait le fonctionnement d'une structure qui aurait dû avoir pour objet de se pérenniser. Peut-être faudrait-il voir aussi dans ce décalage l'une des sources de l'effondrement rapide des structures hunniques après la mort d'Attila. Conformément aux contraintes d'une collection qui s'adresse en priorité au grand public, il n'y a pas de notes, mais l'auteur a su insérer dans le corps du texte de nombreuses et substantielles références aux sources ; de surcroît, une précieuse *Annexe* offre sept textes (Strabon, Tacite, Ammien Marcellin, Jordanès, et surtout l'extraordinaire et célèbre récit de l'ambassade de Priscus auprès du roi hun, traduit par l'auteur et jusque-là accessible surtout au cercle étroit des spécialistes). Le livre de Michel Rouche couvre des domaines d'une grande diversité et convoque des sources littéraires et archéologiques riches, variées et d'interprétation difficile. Les différents spécialistes pourront assurément contester ou discuter telle affirmation particulière ou telle définition. Il aurait sans doute été intéressant de poursuivre encore davantage la confrontation entre cette *violence nomade* et les formes et objectifs de la violence telle qu'elle existait aussi dans le monde romain. Mais l'on s'accordera assurément sur le brio de l'écriture, la pertinence des lignes directrices et la force de la synthèse.

Alain CHAUVOT